

Madeleine Grenier, peintre du silence

La plus grande simplicité est souvent la face que tourne vers nous la plus grande plénitude.

Les tableaux de Madeleine Grenier sont à la fois simples et mystérieux et déploient un cosmos figuré à l'état de naissance, fraîchement conquis sur les ténèbres originelles déjà dominées par la pensée d'un Dieu. Espace, rythme, lumière sont les composantes où se reflète la condition existentielle moderne. La réceptivité frémissante des œuvres de Madeleine Grenier vibre à l'unisson d'une nature en émoi, en une symbiose animiste. Illumination, imagination et unité sont les maîtres mots d'une profonde intériorité qui cherche à renouer avec l'innocence primaire. Peinture envisagée comme une sorte de thérapie de l'âme et, plus encore, comme un intercesseur entre l'homme et les puissances surnaturelles. Peinture qui émerge d'une quête douloureuse, quête d'une identité et quête d'une paix intérieure qui disent l'admirable désarroi d'une femme « sans repères ». Journal de marche, de marche initiatique à la recherche de l'homme, journal d'un peintre qui se débat dans un monde apparemment sans issue. Pour se sauver, le peintre-poète n'a d'autres choix que le saut dans l'inconnu. Ses seuls recours pour échapper à l'anéantissement sont sa foi en l'homme exprimée par la perfection plastique du langage de l'innocence. Délivrée de ses démons, ses tableaux réintègrent l'harmonie originelle : la terre de l'enfance. Naturellement, on ne peut connaître avec certitude les attentions de l'artiste, mais si l'intention ne fait pas l'œuvre, elle importe beaucoup à la façon dont l'œuvre doit être appréhendée. Il semble bien que la seule voie d'accès au tableau soit l'intention corrigée par la raison. Démarche forcément empirique matérialisée par le sens du geste dépendant de l'irrationalité de pulsions ambiguës et multiples.

Il me semble que seuls les êtres conscients et parfaitement désespérés devraient avoir le droit de peindre, d'écrire, de composer, parce qu'ils sont désespérés contre tout, parce qu'ils n'acceptent pas, parce qu'ils cherchent l'issue qui ne se trouve pas dans les limites de l'humain. La couleur, le dessin, le mot, la note, venus de l'esprit inscriront sur la page blanche, sur le papier, musique, sur la toile, le signe qui force le monde, le talisman, le témoin. C'est à ces peintres fixés sur une unique recherche qu'il faut croire, parce que leurs œuvres sont des repères sur des sentiers invisibles. Ce sont nos guides. À ce qu'ils voient, nous savons où ils vont. Je me refuse systématiquement à chercher chez un peintre autre chose qu'un poète.

La peinture de Madeleine Grenier ne se soumet pas à la pesanteur, elle rompt les chaînes qui la lient, renie la destination originelle et s'élève librement dans l'espace, signifiant la négation de sa condition humaine, et affirme son désir de liberté et d'indépendance. « *Seul le vol abouti selon Mircea Eliade est susceptible d'abolir le temps et l'espace et de projeter l'homme dans l'instant mythique de la création du monde* ». Ainsi, le vol de cette peinture n'élève-t-il pas seulement la couleur au niveau spirituel, il est lui-même l'expression de la liberté et de l'éternel retour à une origine immuable.

Œuvre qui se méfie des séductions : on la croit douce, elle est puissante, on la croit vide, elle est pleine, on la croit lisse, elle est rugueuse, on la croit décorative, belle et charmante, elle intériorise le mystère et le mystique. Chaque tableau est revêtu du vêtement de l'esprit qui unifie la vision globale de l'univers et fait de l'œuvre la pierre angulaire du rapport entre la vie et la peinture. Portait-elle en elle ce besoin de transcender le réel ? Il est permis de répondre par l'affirmative tant l'environnement familial fut propice à cette tendance.

Page de gauche : *Blanc*, huile sur toile, 65 x 80 cm, 1958

Être la fille de Jean Grenier, c'est, petite fille, avoir eu accès aux esprits éclairés de Jean Paulhan, Jean Cocteau, René Char, dont elle illustrera plus tard le livre, *Allégresse*, Jean Giraudoux, André Gide, André Malraux, etc. C'est avoir connu Albert Camus élève de son père à Alger et qui vouera à son maître une inaltérable admiration.

C'est avoir rencontré dans l'intimité familiale les peintres Pierre Soulages, Zoran Music, Joseph Sima, Raoul Ubac et combien d'autres, et surtout Nicolas de Staël qui, dans le futur, sera un inconditionnel de sa peinture.

Être la fille de Jean Grenier, c'est avoir eu connaissance de la pensée du philosophe Georges Palante dont les œuvres complètes viennent d'être éditées à la demande de Michel Onfray, professeur à Saint Briec de Louis Guilloux, qui en fit le héros de son roman, *Le Sang noir*, sous le nom de *Cripure*, 'critique de la raison pure'. Philosophe de la rébellion, luttant contre le carriérisme académique, Georges Palante, torturé par un corps difforme, rêvait d'un monde de liberté et de sincérité. Plus tard, Madeleine Grenier, par son père, pénétrera dans le monde du Tao, doctrine qui tient à la fois de la métaphysique, de la religion et de la mystique revêtu de la robe légère de la fable. Rien d'étonnant, donc, que Jean Grenier, qui connaissait tous les rouages du monde de l'art, tous les hommes en poste, tous les conservateurs, tous les critiques, presque tous les artistes, ne soit pas intervenu dans la carrière de sa fille. Convaincu que la peinture devait s'imposer par ses seules qualités, il n'écrivit aucun texte qui ait pu la faire comprendre et la valoriser. Tel un oiseau parvenu à l'âge adulte, Madeleine Grenier devait prendre son envol afin que, selon le vœu de Rilke, « *l'air s'élargisse dans un vol plus ému* ».

C'est librement qu'en 1948 elle s'inscrit à l'École des Beaux-Arts du Caire où son père était en poste. Les œuvres de cette époque sont fortement marquées par les ouvrages de Joseph Conrad, où le voyage, l'aventure, la mer et le ciel tiennent les premiers rôles, où les marins s'embarquent toujours pour fuir quelque chose,

se fuir eux-mêmes, se dépouiller d'une partie d'eux-mêmes. Les tableaux de Madeleine Grenier sont le reflet des grands espaces vierges et de l'esprit de liberté du romancier anglais dont elle aimait à citer cette phrase :

« On dirait qu'il se fait dans le ciel une sorte de décomposition et de corruption de l'air. Après tout, ce ne sont que simples nuages, c'est étrange que j'en sois ainsi troublé. Je me sens comme si l'on avait démasqué mes péchés. »

Tableaux créés dans un besoin de pureté, qui la rapprochent aussi du Baudelaire de *l'Invitation au voyage* :

*« Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté. »*

De retour à Paris et désireuse de parfaire son éducation picturale, sans laquelle rien n'est possible, c'est tout naturellement vers l'Académie Ranson à Paris, où professait Gustave Singier, qu'elle tourna son regard. Le choix d'un professeur qui voulait « *créer un monde habitable* » lui convenait sans aucun doute. « *Nous vivons, disait Singier, dans un monde de violence, un monde de pollution mentale, un monde qui souhaite exclure les oiseaux de son paysage, un monde où le "truc" est élevé à la dignité d'art et si le "beau" est sujet de scandale, alors soyons scandaleux !!* » À ceux qui suivaient ses cours, Gustave Singier disait aussi : « *Vous n'êtes pas mes élèves, vous êtes des confrères. Ce que vous avez à exprimer est en vous et je ne peux vous apprendre que le dessin et l'inquiétude* ». Peintre platonicien épris d'espace et de lumière, il mettait en garde ses élèves contre l'inévitable besoin de réussite qui anime les jeunes artistes « *Ne vous souciez pas de la façon dont votre peinture sera reçue. Faites ce pour quoi vous êtes fait et, si la réussite que vous attendez ne vient pas, vous vous accomplirez dans votre peinture.* » Difficile chemin librement consenti où, courageusement, Madeleine Grenier s'en-

gagea, sachant qu'elle n'en dévierait pas, que là était sa joie et sa souffrance et que sa vie s'y accomplirait. Au tableau il suffit d'être.

Obsession d'une peinture de grands ciels d'ombres blanches, sceau de l'absence du Monde Véritable, de celui que l'on ne peint pas. Peut-on tenter de représenter réellement ce « qu'on voit » quand on regarde, ce qui se passe derrière les yeux, ce qui fuit, ce qui tremble dans les cils, ce qui ondule, scintille et s'interrompt ? Peut-on représenter cette pellicule de paysage, sans épaisseur, transparent, préalable à lui-même, sorti tout entier du regard intérieur ?

La peinture de Madeleine Grenier s'incrit comme le test des opérations mystérieuses de l'esprit qui reçoit la vision, la perçoit, l'aperçoit, puis la réfléchit. Pour Madeleine Grenier, la sincérité est une nécessité vitale. Mais cette sincérité qui semble aller de soi est en fait un cas limite terrible, impossible à atteindre, qui pour être obtenue demanderait une lucidité surhumaine, capable de remettre tout en question dans tous les instants. Héroïsme et tension d'esprit fol que de vouloir maintenir ne fût-ce qu'un clin d'œil durant, ce lieu de monde qui est le noeud de tous les mondes, l'unique point commun avec les ellipses de bolides à vitesse variable, où doit inévitablement se passer la rencontre finale. Cependant, une distinction doit être faite entre distinction de raison et distinction du réel, entre abstraction et séparation, entre tension permanente et vouloir pur, ce vouloir qui transcende la multiplicité et l'unité, comme entre continuité et durée. Le temps peut s'ajouter au temps, mais qu'est-ce qu'une durée qui n'est qu'elle-même ?

Consciente de cette notion arbitraire de temps, l'œuvre de Madeleine Grenier contient toute entière sa vision intérieure qui se reflète dans le miroir de l'instant présent en une perspective du futur. Cette œuvre se rit de la pluie, elle passe devant nos yeux avec la puissante légèreté du vent sur les plaines. Tout est motivé par la

force de l'instinct et par la logique. Or, plus un artiste s'approche de cette logique plastique, plus le public s'en éloigne et même s'en irrite.

Comme Novalis fondait sa poésie sur la légèreté, c'est par la légèreté que Madelaine Grenier nous donne à voir, à sentir, à éprouver l'insaisissable espace de ses tableaux, de « ses paysages à rebours » maintenus par des fils brisés, aspirant et renonçant à se figer dans une ligne droite. Espace déroutant pour nos yeux inadaptés d'aujourd'hui mais que les poètes de demain reconnaîtront aisément, que nous découvrirons nous-mêmes en pénétrant l'étroit espace où notre sensibilité s'ouvrira sur l'infini.

Dès 1954, la peinture de Madeleine Grenier suscite un intérêt dans le monde de l'art qui voit en elle un peintre novateur tant par la pensée que par une technique qui ne perd pas de vue le sujet d'une architecture destructuralisée.

Elle est sélectionnée pour exposer à la galerie Charpentier, dans le cadre de l'École de Paris, où figure ce qu'il y a de mieux dans le monde de l'art français du moment : Staël, Manessier, Singier, Bazaine, Le Moal, Poliakoff, Soulages, Hartung...

En 1956, elle fait de nouveau partie de l'exposition de l'École de Paris. Puis, en 1957, c'est une exposition particulière à Harnosand en Suède. L'année suivante, en 1958, la Galerie Dupont de Lille expose son travail.

La presse régionale est élogieuse, sans toutefois voir autre chose dans cette œuvre qu'une succession de légèreté « charmante », soulignant le jeune âge de l'artiste et titrant ses articles « Mademoiselle » Grenier.

En 1960, Gustave Singier, son ancien professeur, l'invite à exposer au Salon de Mai, dont il fut l'un des membres fondateurs. Le Salon des Réalités Nouvelles,

pourtant d'obédience géométrique, puisque issu du mouvement Abstraction-Création fondé par Mondrian, l'invitera à son tour.

Suivent des expositions particulières, des expositions de groupe où son travail profondément intériorisé et admirablement peint retient l'attention. « *La peinture est pour moi*, dit Madeleine Grenier, *une évasion. Je l'ai d'abord découverte comme un moyen de fuir le monde. Elle correspond à un certain besoin de solitude. Je peuple ma solitude en peignant un monde imaginaire. Mais comme on part toujours de la réalité, j'ai trouvé dans les paysages desséchés, où rien ne pousse, les pays de pierres de Haute Provence, mon climat et mes thèmes d'inspiration.* » Ces paysages du Midi seront relayés par les landes désolées des monts d'Arrée et l'immensité des lumières océanes.

De sa vie, Madeleine Grenier ne disait rien. Comme sa peinture, elle était discrète. Elle offrait un visage souriant, empreint d'une certaine timidité qui tenait à distance les êtres par trop curieux, ceux qui veulent absolument savoir comment ceci s'est fait, pourquoi cela est, qu'est-ce que peindre veut dire. Autant de questions auxquelles on ne peut répondre, et le peintre moins que quiconque. Si cela est, c'est par besoin, par la participation corps et âme à un monde qui, n'étant pas un refuge, n'aboutit pas, retenu par la nostalgie, aspiré par le pressentiment de la vacance première et promise. Vue de l'extérieur, sa vie semblait faite de non-vécu, de non-dit, une succession de blancs. Ceux qui l'ont connue s'accordent à dire qu'elle vivait ailleurs, en dedans. Elle parlait peu, n'ayant aucun goût pour l'échange verbal, tout ce qu'elle avait à dire passait par la peinture. Consciente que l'infinité des êtres et des choses matérielles s'étire dans l'intervalle terrestre qui nous est imparti, intervalle qui n'est qu'une ride, un frisson, une scintillation guettée dans le silence. Le seul lieu véritablement vivable, pour Madeleine Grenier, est le lieu de peinture où peuvent s'inscrire ses épanchements, son besoin de pureté,

réceptacle assez vaste pour se confronter à l'absolu. Destin d'une œuvre et d'un peintre qui l'un avec l'autre, l'un par l'autre, vont leur chemin et où demeurent la tentation, le remords et cet exceptionnel besoin de pureté. Jacques Busse, qui rédigeait pour le Bénézit un article sur Madeleine Grenier au soir du Salon des Réalités Nouvelles, écrivit : « *Après certains naufrages pétroliers, j'ai pensé à Madeleine, en voyant les mouettes engluées du cambouis ignoble, tenter encore d'en arracher leur blancheur et leur envol* ».

J'ai sous les yeux la photocopie d'une photographie du visage de Madeleine Grenier. De l'original, la photocopie ne retient que quelques traits noirs, le visage est presque totalement blanc, mangé par le papier, dévoré par le blanc, subsistant cependant, mais venu de loin. Une ombre, une silhouette, hors du temps, sans âge, sans lieu, hypnotique comme ses tableaux ou le « rien » devient le « tout » par la magie d'une matière impalpable, par la complexité savante des nuances qui modulent les vibrations du blanc, du bleu, du jaune et les irisations des bleus-verts, des gris-bruns, des gris-violets. À ce travail, de subtiles nuances, pourrait s'appliquer ce vers de Mallarmé : « *Elle possédait la blancheur sanglotante des lys* ». Pure nudité en perpétuel dépassement où pourtant on ne dépasse jamais que soi. Au plus fort de l'instant vécu se rejoignent l'éternité, l'infini, comme face à cette photographie presque diluée où la seule présence lisible sont deux dates 1929 - 1982.

En 1960, intéressé par cette peinture si peu conforme à la mode, le Musée d'Art moderne de Paris lui achète une œuvre, bientôt suivi par le Fond national d'Art Contemporain et le Musée du Havre. Geneviève Testanière, alors conservateur du Musée du Havre, organise une splendide exposition Madeleine Grenier, en un lieu qui convient si bien à sa peinture. Musée situé face à la mer du Nord, noyé dans la blancheur gris perle de la Normandie et dominé par la sculpture monumentale

d'Henri-Georges Adam *Le Semaphore*. Il sera dit que toujours le souffle du vent, les grandes étendues, la course des nuages l'accompagneront.

La Critique commence à se rendre compte de l'importance d'une œuvre qui sans tapage impose son magnétisme. *Le Figaro*, *Combat*, *Cimaise* font des comptes-rendus élogieux, mais les amateurs peu attentifs ne se rendent pas toujours compte que la simplicité des tableaux de Madeleine Grenier n'est qu'apparente, qu'elle est le fruit d'un travail subtil, qui scrute la matière en profondeur. Elvire Jan, à qui l'on faisait ce même reproche, disait : « *La simplicité fait peur* ». Au public, il faut souvent pour le rassurer les grimaces et les contorsions d'un dessin mal maîtrisé et de couleurs vulgaires. Fausses notes non décelées.

- *Mais il n'y a rien sur ce tableau ! presque pas de couleurs !! c'est quoi ?*

C'est que les vraies couleurs ne sont jamais celles que voient les yeux mais celles que voit l'âme : « *Trente rayons, dit Lao-Tseu dans le Tao Tö King, se réunissent au moyeu, mais c'est le vide qui est au centre qui permet l'usage de la roue. L'argile est tournée en forme de vase, mais c'est le vide qui est au centre qui rend l'emploi possible. Les murs sont percés de portes et de fenêtres, mais c'est le vide qui permet de se servir de la maison. Ainsi, tirant avantage de ce qui est, on se sert de ce qui n'est pas* ».

- *Mais ces peintures n'ont pas de force ! C'est charmant, sans doute, mais enfin... une peinture on aimerait que ça claque !!! Oui, que ça claque !!*

Confusion malheureuse entre le muscle hypertrophié générateur de violence et la force de la méditation, du silence, de la solitude et de la sérénité que le moine

taoïste oppose à l'agitation stérile du monde moderne.

Il est temps pour le spectateur de mesurer tout ce que cette peinture contient comme puissance spirituelle. Il est temps que son œil qui regarde voit plus qu'il ne distingue, pour qu'il se rende compte que le tableau s'organise autour de liens presque invisibles qui unissent les blancs entre eux, les bleus entre eux, les beiges, les gris, toutes les couleurs.

Le temps est venu de voir les mouvements du pinceau parcourant la toile comme le vent parcourt le ciel, pour comprendre l'association des rythmes qui guident les mouvements du peintre afin que l'élan ne retombe pas et conserve comme en secret les joies et les peines du peintre. Peinture qui se rit de la pluie. Il me semble que le temps soit venu d'appréhender la puissance d'une œuvre qui puise sa force dans sa fragilité même et dans l'équilibre plastique de tous les éléments qui la composent. Madeleine Grenier prit tous les risques de la simplification pour atteindre la plus difficile plénitude : celle de l'ellipse. Qu'une telle force mentale soit l'apanage d'une femme déroutait ses contemporains qui ne concevaient la force que sous les traits d'un homme, confondant muscle et esprit.

Son geste pictural est une empreinte, empreinte qui retient le souvenir et inscrit l'instant dans un signe où se revivifient les émotions perdues. Obéissant à son tempérament, Madeleine Grenier fit de la technique une expression tout à fait personnelle, mêlant à ses pigments de la terre rouge de Provence. Son œuvre s'est bâtie loin de la foule déchaînée, en partie dans une pièce de la maison familiale de Simiane convertie en atelier, d'où l'on règne sur la plaine qui relie le massif du Lubéron à la montagne de Lure. Par la fenêtre, on voit s'organiser les fastes des nuées qui commencent à pousser le Mistral qui s'éveille. Dans cet atelier, des tableaux en préparation, mais aussi toutes sortes de pierres ramenées de ses pro-

menades solitaires, de feuilles séchées, de brindilles, de fossiles dont la pureté et la force des structures l'émerveillent. Dans le silence de l'atelier, alors se rejoignent la fluidité des nuages et la gravité du miracle qu'elle cherche à relier, à rendre complémentaires et à accroître l'un par la présence de l'autre. Son pinceau tend un réseau de lignes qui aimantent l'étalement de la couleur posée sur le support avec la douceur d'une caresse de chat, mais aussi avec tout ce que ces caresses peuvent avoir de puissances rentrées qui soudainement surgissent.

La trajectoire du pinceau se perd volontiers pour laisser la place à des zones moins délimitées et aussi plus spontanées. La touche est toujours rapide, large, exacte et exempte de maniérisme. De cette rapidité jaillissent des variations chromatiques subtiles qui se renouvellent comme se renouvellent et se transforment les rythmes musicaux. On pourrait dire que cette peinture scrute le minuscule en réduisant l'art à l'essentiel. Tableau du presque rien que je qualifierai de « mal de l'âme » à l'image de la nature qui se moque de la ligne.

Dans cette œuvre, chaque tableau vit de notre désir capturé, de nos facultés conjointes altérées. Nous suivons les axes de son univers, nous pénétrons dans des plages de lumière inventées par la main du peintre et relayées par notre imagination libérée. Les œuvres de Madeleine Grenier, si sobres, si dépouillées fussent-elles, ne nous sollicitent jamais par la facile méthode de l'absence, du manque, du lacunaire. Ses toiles, ses dessins sont des êtres autonomes. C'est de leur plénitude, de leur achèvement, que naissent leur appel et notre réponse.

Tout me porte à croire que l'intensité de cette réponse n'est pas sans rapport avec ce que le peintre a su donner de son côté : légèreté d'une main qui crée chaque grain de lumière, qui affirme l'espoir infatigable de toucher au grand secret.

Dès 1960, le nom de Madeleine Grenier intéresse les institutions, les critiques, les peintres, ses pairs et les marchands visionnaires en avance sur leur temps. C'est ainsi que Jacques Massol accroche à ses cimaises une série de toiles, pour la plupart blanches, mais de ce blanc-bleu, de ce blanc-beige qui est sa marque de fabrique. À leur tour, *Les Lettres Françaises* rendent compte de l'exposition de la Galerie Massol, puis *Le Figaro*, *Le Jardin des Arts*, *Combat*...

En 1967 Madeleine Grenier sent le besoin de quitter « les nuages » pour s'intéresser aux animaux, aux paysages, aux oiseaux, aux empreintes d'insectes. Sur ce nouveau thème, Jean-Jacques Lévêque lui consacre un article élogieux dans le numéro de mai 1967 de *La Galerie Des Arts*. Le journal *Le Monde* de son côté parle "d'art méditatif".

En 1968, c'est Barcelone qui la réclame pour une exposition à l'Institut français, et la même année elle expose à la galerie At Home à Toulouse.

Le 5 mars 1971, quelques jours après le vernissage de son exposition au Musée du Havre, son père meurt. Immense vide. Comme un puits sans fond qui la plonge dans le cauchemar d'une vie où elle se sent de plus en plus seule, isolée, sans le secours rassurant d'un père qui l'aimait et l'équilibrait. Sa santé fragile s'altère. Elle peint peu. Les toiles ont des titres significatifs : *L'Espace*, *L'Air*, *Les Sables*, *La Houle* Toiles dépouillées comme en état de grâce, qui atteignent un très haut degré de spiritualité. Le besoin de retrouver la Bretagne, le pays de son père, se fait sentir. À Tréboul, de l'autre côté du Port-Ru, à quelques encablures de Douarnenez, elle est en communion avec l'âme de son père, avec l'océan, avec tout ce que ce pays nourrit comme rêves, comme échappatoires à la réalité vulgaire d'un monde dit moderne. Au contact du granit, son moral reprend naissance, mais sa santé l'oblige à arrêter de peindre pour des durées plus ou moins longues, à se

ménager et à ne plus vivre que dans son monde intérieur.

Dix ans encore pour mener à bien une œuvre exigeante, extraordinairement exigeante, qui ne laisse aucune place au divertissement. Telle une carmélite, Madeleine Grenier est sourde au monde contemporain, elle ne veut vivre, ne peut vivre que par le nuage, la vague, le vent, les cailloux, les plantes, tout ce qui sereinement se contente d'être. Désormais, le train de sa pensée ne quittera plus les rails de la sincérité.

C'est maintenant essentiellement d'amour dont cette peinture témoigne. L'amour pour tout ce qui vit d'une vie intime, pour le monde qu'elle porte en elle et qui ne cesse de la faire souffrir. Mais il y a tant d'espoir dans cette œuvre. Il ne faut pas cependant se voiler la face, il existe des frontières à ce monde surgi de loin ; frontières aussi infranchissables que celles du monde terrestre. Confronté à cette peinture, on se heurte aux limites du réel, il faut s'en imprégner et la consommer comme un aphrodisiaque à la désillusion. Les tableaux sont un langage optique concentré ou, si l'on préfère, une musique optique qui permet de dominer le matériel sensible à l'état brut. Et tout ceci se fait avec la légèreté d'un papillon, avec la simplicité des grands espaces, avec la franchise des déserts, tant le travail matériel est masqué « *Je hais l'effort qui déplace les lignes* », disait Montherlant. Je hais les tableaux qui sentent le labeur, qui grimacent et qui suent. J'aime le travail qui débouche sur la sérénité physique indissociable de la sérénité mentale.

Les dernières toiles de Madeleine Grenier s'épurent encore un peu plus. Le ciel familier semble ne plus être qu'un passager, la touche déplacée partage ou rassemble la matière avec une grande aisance et sépare les étendues. Flaques d'eau, passages, ciels d'orage, paysages du Nord, marais se donnent la main et semblent être les

éléments épars d'un paysage rêvé.

Sa dernière exposition à la Galerie Darial en 1980 montrait essentiellement de petits formats. La peinture plus travaillée encore est plus lumineuse, plus transparente. En décembre, elle peint sa dernière toile *L'Élan vers la mort* qui restera sans signature.

En janvier, elle ne sera plus là. « *Sa vie a rejoint l'éternité et l'infini entrevu* », écrit Edmond Jabès, et Jean-Marie Dunoyer dans son article du *Monde* signalera « *le grand silence blanc de Madeleine Grenier* ». De son côté, Jeanine Warnod écrira « *Peinture-jardin-secret d'une artiste solitaire et silencieuse* ».

Le monde de l'art n'est pas insensible à sa disparition. Tous vantent ses qualités de peintre et son extrême pudeur morale. On s'étonne aussi de la puissance d'une œuvre qui aux regards offre seulement des traces, des fantômes de peinture et la sérénité des sommets himalayens. En 1985 la Galerie Belint lui rend hommage en organisant une exposition de ses dernières œuvres. En 1987 la ville de Sisteron organise à son tour une rétrospective. Cinquante-deux œuvres en pleine lumière, accompagnées d'un catalogue et d'une très belle préface de Jean-Marie Dunoyer. En 2010, d'octobre à novembre, Lydia Harambourg, avec le concours d'Alain Grenier, le frère du peintre, organise une exposition rétrospective à la Maison des Arts de Chatillon où figurent plus de 60 œuvres, ainsi que le livre de son père, *Les Grèves*, qu'elle illustre de 51 dessins à la plume inspirés par les ciels de Bretagne. Cette rétrospective majeure accompagnée d'un catalogue fut pour beaucoup une révélation.

Ainsi s'achève volontairement une œuvre qui ne cessa de s'interroger sur sa présence au monde, un monde contre lequel Madeleine Grenier tenta de répondre par sa peinture. Sa volonté d'effacement, son besoin d'absence, son goût de la solitude et des mondes du sensible se trouvèrent exaucés. Elle laissa sur la terre tout, n'ayant rien voulu retenir. Il y a deux sortes de mort : la mort inévitable et commune à tous les êtres et la mort volontaire particulière à certains d'entre eux. C'est cette seconde mort qui nous est prescrite par l'envoyé de Dieu : « *mourez avant de mourir* ».

Aujourd'hui c'est en Bretagne, au Huelgoat, que le travail de Madeleine Grenier s'expose dans un lieu qui lui eût convenu et qu'elle aurait aimé. L'École des Filles, une ancienne école de la République devenue Centre d'Art, adossée à la forêt du Huelgoat, partie druidique de Brocéliande, où tout est possible, où les chênes côtoient les étangs, où un lac donne naissance à une rivière dite « d'argent » qui coule, murmure, gronde, se montre et se cache sous d'énormes blocs de pierre venus là on ne sait trop comment, mystérieuse elle aussi, comme la peinture qui conjugue avec bonheur ombre et lumière, chaos et apaisement, pigments et spiritualité.

Ne cherchons pas autre chose à notre plaisir que les lueurs tamisées de la poésie. Poésie ni recherchée, ni cultivée, donnée généreusement parce que venue naturellement dans un sobre vêtement nimbé de mystère. Peinture-peinture selon le mot de Jean Bazaine, peinture qui se meut sans que l'on sache ni pourquoi ni comment et se transforme en clarté aveuglante.

Ce fut la quête de la lumière qui selon son propre aveu décida de sa vocation. Recherche d'une lumière picturale envahissant l'espace, dévorant l'espace, lumière rêvée, extra lumineuse, suppléant une nature placée sous son empire, dernier refuge, dernière demeure.

Ce n'est pas une simple aventure qu'a tentée Madeleine Grenier dans sa peinture, mais plutôt un profond voyage au cours d'une vie entièrement repliée sur elle-même, à travers la solitude et les errances d'une âme toute entière tournée vers l'absolu.

Philippe Le Burgue

Expert honoraire près de la Cour d'Appel de Paris